

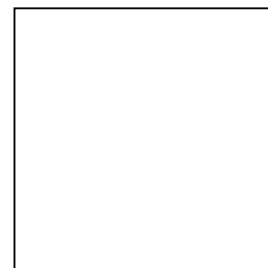


PETER PAL PELBART

Un droit au silence

AU COURS D'UNE CONVERSATION INFORMELLE, avant qu'il n'entamât son périple de conférences à Sao Paulo, il fut gentiment suggéré à Guattari d'essayer, dans ses apparitions publiques, de tempérer son hermétisme ; par exemple en évitant de trop recourir aux néologismes. Il lui fut dit que sa parole sibylline risquait de le faire passer pour l'un des membres d'une des nombreuses sectes locales. La réponse de Guattari fut sereine. Inventer des concepts, dit-il, était une aventure ; les concepts qu'il avait fabriqués (« mes petits machins », comme il les appelait) étaient son aventure personnelle, et non pas une quelconque opération de marketing ou de communication. Il ajouta qu'un cheminement indépendant, comme l'était le sien, est bien souvent solitaire, accompagné par peu d'amis. Parfois on recevait un écho, parfois non. Que vaudrait la vie, demanda-t-il alors, soudain, si nous n'avions pas le droit d'inventer des mots ? Et de plus, lorsqu'on parle en public, il y a bien plus que les mots, il y a les intonations, l'intensité, les expressions, les gestes, les affects, un tas de choses qui ne sont pas du ressort de la compréhension, ni de la signification.

Dans l'interview à laquelle nous venons d'assister ⁽¹⁾, ce qui frappe le plus est justement ce plan-là, celui de l'atmosphère, du rythme, des expressions, des timbres, de la crispation, de la profusion. Cette bande vidéo sollicite une attention distincte du spectateur, elle exige de lui une attention pathique s'il veut capter ce qu'il y a au-delà des mots, au-delà de la



**Psychiatre-
psychanalyste à Sao
Paulo, Brésil.**

**Traduit par S. de
Bettencourt da Silva
et Alain Mourat.**

1. Il s'agit d'un entretien accordé par Félix Guattari à Rogério da Costa et Josaida Gondar, enregistré en vidéo le 12 août 1992, chez lui, à Paris, quelques jours avant sa mort. Cet entretien était destiné au symposium « *A Pulsao e seus conceitos* » (la pulsion et ses concepts), organisé par le

signification, ce qui se trouve à cet autre plan, à ce plan extra-discursif. Car c'est là que court la gesticulation musicale de Guattari, comme s'il rassemblait dans l'air de petits tas d'invisible, pour ensuite les recomposer dans une provocante dispersion. C'est encore un minuscule trait d'expression de son visage, insinuant une pétrification, puis une lassitude, la bouche se contractant en une moue bien française, comme si elle disait : « Il y a tant de choses que nous ignorons, la mort, tant d'autres encore, allez donc savoir ». Et là, tout à coup, tout son corps se redresse comme pour orchestrer, en un seul souffle, une nouvelle visibilité, une arabesque inédite dans l'air. Ou alors la rythmique lente quand il parle de jazz. Ou, à propos de la chaosmose, quand il barbouille des taches sur une surface imaginaire. Ou l'abondance alternée de balancements pour décrire la perception extraordinairement complexe des nouveau-nés.

Et soudain, sans que l'on sache bien pourquoi, tout paraît plus suave et plus complexe, le monde devient un mélange discernable de tonalités multiples, de couleurs, de rythmes, d'intensités, de réverbérations, de cadences, de qualités, d'événements... Ce qui était un devient plusieurs, ce qui était subsumé à un plan unique devient feuilleté, ce qui semblait hiérarchisé se ramifie, devient pulvérisation, regroupements, nouvelles dimensions, proliférations... Ce n'est pas le miracle de la multiplication des pains, mais celui de la multiplication des espèces, des mondes, des êtres – une multiplication ontologique.

Mais ce n'est là qu'un aspect, car voici bientôt Guattari nous lançant au visage des concepts massifs, comme le maçon jette du ciment sur les briques, avec la précision rustique du constructeur. Et alors nous nous embrouillons dans les foncteurs, le phylum machinique, les flux, les univers incorporels, les territoires existentiels, etc., et l'on se demande si ce que l'on voit et entend provient bien de la même personne, si la joie des signes-Guattari correspond bien à la sécheresse des concepts-Guattari.

Comment concilier le premier plan d'une appréhension pathique, dans lequel le monde semble devenir plus enchanteur, plus riche, plus polyphonique, et cet autre plan où nous découvrons, stupéfaits, une machinerie conceptuelle lourde, oppressante ?

« *Nucleo de Estudos da Subjetividade* » (noyau d'études sur la subjectivité) du programme de maîtrise et doctorat en psychologie clinique de l'université catholique de Sao Paulo. Le présent texte a été publié dans le recueil de Peter Pal Pelbart, *A Nau do Tempo-Rei ; sete ensaios sobre o tempo do loucura* (La nef du temps-roi; sept essais sur le temps de la folie), Imago, Sao Paulo, 1993.

Il est difficile d'éviter de penser à une inadéquation originale, chez Guattari, entre ce qu'il incarne et suscite chez les autres, d'une part, et le langage théorique tourbillonnant, indigeste à certains estomacs mal préparés ou délicats, comme ceux de quelques-uns de ses amis et admirateurs. Or tant que cet écart ne sera pas pensé, tous les malentendus, je crois, seront possibles. Il faut donc s'installer d'emblée dans cet interstice, au lieu de feindre l'ignorer ou d'essayer de le colmater. Je me souviens de la franchise de Maria Rita Khel lui disant : « J'aime ce que vous dites, je n'aime pas la façon dont vous le dites : c'est dur » ; et lui de répondre : « Ah ! si seulement j'étais poète ! » C'est pourquoi il nous faut relever le défi que constitue la tentative de lire, de voir et d'entendre à partir de cet interstice, au lieu d'accepter simplement l'hypothèse, pas tout à fait improbable d'ailleurs, que Guattari disait des choses intéressantes par des voies disgracieuses.

Il faut s'installer dans cet écart, dans cette inadéquation entre le plan pathique et le plan cognitif, pour essayer d'en extraire une leçon. Constatons d'abord que cette disjonction nous laisse toujours un peu schizophrènes, en quelque sorte. Peut-être parce que nous sommes trop habitués à supposer une correspondance, une adéquation, une redondance ou une surdétermination entre l'image et sa légende, l'image illustrant la légende ou la légende expliquant l'image. Voici sans doute pourquoi Deleuze fait l'éloge de ces décalages entre le son et l'image chez Syberberg, où il semble que chacune de ces instances y gagne de l'indépendance, de l'autonomie, évoluant dans sa direction propre, accentuant la disjonction, fracturant notre expérience esthétique.

Cette disjonction que certains ont peut-être ressentie ici, pendant la projection de la bande vidéo, et que l'on ressentait fréquemment en présence de Guattari, est également l'indice de l'un des axes essentiels de son projet théorique et de sa trajectoire pragmatique. L'impasse théorique qui obligea Guattari à inventer une sortie originale – ce fut là son « aventure personnelle », mais pas seulement personnelle – pourrait être grossièrement résumée en quelques mots : Comment sortir du structuralisme généralisé sans retomber dans un naturalisme énergétique dont ce même structuralisme a déjà contribué à révéler et dénoncer l'ingénuité ? Comment échapper au despotisme du signifiant sans retourner à l'innocence

matérialiste ? Comment refuser l'idée d'une instance déterminante, qu'elle soit matérielle ou discursive, afin d'en éviter tous les effets réducteurs néfastes, tant aux plans historique et politique qu'au plan subjectif ? Comment penser cet « entre », logé dans l'interstice entre l'ordre matériel et l'ordre discursif, sans le faire dépendre d'une instance fondatrice ? Comment penser ces objets mentaux, ces incorporels, sans les faire dépendre ni d'une chaîne signifiante, ni des coordonnées scientifiques du monde naturel, ces deux modes surdéterminant dans une certaine mesure le spécificité et l'autonomie de ce niveau incorporel ? Car enfin, s'il est soumis aux coordonnées spatio-temporelles énergétiques – prises en tant que substrat infrastructurel – postulées par la science, ce domaine incorporel s'évanouit. Par ailleurs, s'il est soumis à la transcendance du symbolique, il est déréalisé, devient reste résiduel, ombre ou impossible. Comment est-il alors possible de se défaire de l'idée d'une infrastructure et d'une superstructure ? Comment rompre les amarres avec le platonisme, ou, ce qui revient au même, avec un platonisme à l'envers ? Refuser la primauté de l'une ou de l'autre de ces instances entraîne le rejet d'une série de dichotomies : infrastructure et superstructure, nature et culture, production et désir, Histoire et. structure, etc.

On perçoit l'importance de l'enjeu : le refus d'un certain lacanisme et, par extension, d'un certain structuralisme, d'un certain marxisme, d'un certain reichisme... Mais par-delà ces refus, que Guattari concevait comme des impasses politiques, ce qui importe est la sortie qu'il inventa pour cet enjeu, sortie originale et personnelle sous l'effet de laquelle nous sommes encore quelques-uns à nous mouvoir, aussi bien dans nos jeux théoriques que dans nos errements pratiques.

Le premier pas fait par Guattari vers une résolution de ces impasses a été, je crois, de proposer la substitution de la notion de structure par l'idée de machine. Je ne prétends pas entrer dans une définition de cet opérateur extravagant – il suffit de faire remarquer que le machinique (qui est le contraire du mécanique) est processuel, productif, producteur de singularités, d'irréversibilités, et temporel. En ce sens il s'oppose terme à terme à l'idée de structure, d'interchangeabilité, d'homologie, d'équilibre, de réversibilité, d'a-histori-

cité, etc. Mais ce qui importe est le fait que cette conception machinique, en rien naturaliste, faisant de l'univers une grande fabrique qui étend sa production à tous les niveaux, a servi de base pour saisir, d'une nouvelle manière, le domaine non discursif. Le non-discursif, n'étant plus matière informe dans l'attente d'une structuration signifiante, y gagne une puissance infinie. Le résultat en est un monde matériel et immatériel sans centre, sans instance déterminante, sans transcendances despotiques ni équilibres rassurants : diabolisme philosophique...

On pourrait objecter que Guattari abolit bien les instances déterminantes mais qu'il forge quatre pôles génériques qui sont quatre nouvelles instances : les flux matériels et sémiotiques, les machines abstraites, les univers incorporels de valeur et les territoires existentiels. Répondons sur le mode anecdotique : « Pourquoi quatre ? », se demande Guattari. Et il répond : « Deux est dichotomique, trois mène à une dialectique fermée, et donc seul un quatrième élément peut représenter une ouverture vers l'infini. »

Le diabolisme philosophique a deux visages. Il consiste à étendre l'idée de production, essentielle dans la machine, à tous les niveaux, même à ceux du désir, de l'inconscient et de la totalité de l'existence. Mais, en même temps, il élargit la notion de production. La production n'est pas seulement production de choses matérielles et immatérielles à l'intérieur d'un champ de possibles ; elle est aussi la production de nouveaux possibles, c'est-à-dire production de productions, de bifurcations, de déséquilibres créateurs, d'engendremens à partir de singularités, d'autopositionnement, d'autopoïèse. Par l'autopoïèse une chose se déploie, acquiert de la consistance, de l'autonomie, un mouvement propre, formant un univers à partir de ses composants, s'existentialisant, voire créant une subjectivation propre, comme ces objets-sujets et subjectivités dont parle Guattari dans cette bande vidéo, et qui sonnent comme une aberration conceptuelle. C'est la production poussée jusqu'à sa radicalité démiurgique.

C'est pourquoi lorsque Guattari dit que la pulsion est en fait une machine d'existence, une construction de l'existence, l'hétérogénéité des composants de l'existence, nous percevons qu'il est loin d'un territoire strictement psychanalytique au

sens classique – c’est le moins qu’on puisse dire – et qu’il a dérivé vers une espèce de politique de l’existence, de praxis ontologique. Face au discours commun sur l’éthique de l’analyste, de la politique, des conduites, Guattari parle, lui, d’une éthique en relation avec l’être – mais pas à la manière de Heidegger, pour qui l’être-là devient le berger de l’Etre. L’ETRE, en tant qu’équivalent ontologique général, n’existe pas : existent LES ETRES. Et, en ce sens, l’éthique ontologique n’a rien de sacré ; au contraire, elle est diabolique. Il s’agit d’intensifier diaboliquement la multiplication des instances, la constitution d’univers, de processus de singularisation, de différenciations, de création de possibles. Au plan pratique, cela signifie opter pour les cartographies qui enrichissent, diversifient, multiplient les modes de subjectivation, les manières d’exister, d’être au monde, de fabriquer des mondes. Le grand ennemi est toujours le laminage homogénéisant opéré par le Capital, qui rend tout équivalent ou indifférent, ou le laminage réalisé par le signifiant, qui subsume sous son filtre la totalité du réel de toutes ses intensités, ses dimensions, sa variété, ou le laminage dont l’origine est dans l’idée d’Etre, de Raison, d’Energie, d’Information, de Communication – et j’en passe... L’opération proposée par Guattari consiste à détruire toutes les majuscules, c’est-à-dire détruire tous les despotismes reterritorialisants de l’Universel. L’éthique guattarienne consiste à opposer à tout cela un constructivisme ontologique, un engagement ontologique sur tous les plans, aussi bien dans le cas d’appréhension des niveaux éthologiques chez les bébés, selon l’exemple de Stern, que dans celui de la fonction existentialisante du rock pour les jeunes ou bien encore dans celui de l’appréhension pathique dans la psychose, où peuvent être inclus les composants sémiotiques les plus divers (incorporation de la science ou des médias comme éléments du roman familial moderne, par exemple). Pour cela il faut accepter que la psyché soit le résultat de composants multiples, hétérogènes. Elle enveloppe, comme dit Guattari, le registre de la parole mais aussi les moyens de communication non verbaux, les relations à l’espace architectonique, les comportements éthologiques, les statuts économiques, les aspirations esthétiques et éthiques, etc.

Ce qui implique qu'on ne peut prendre la subjectivité comme donnée, configurée par les structures universelles de la psyché, mais, au contraire, qu'il faut supposer des engendremens différenciés de subjectivations. C'est pourquoi, pour Guattari, l'inconscient n'est pas structurel mais processuel ; il ne peut être référé au seul roman familial mais doit l'être également aux machines techniques et sociales ; il ne peut être entièrement tourné vers le passé mais doit également l'être vers le futur. Ce sont là quelques conséquences de ce productivisme radical.

C'est également là que s'enracine la problématique qui traverse les derniers livres de Guattari à propos des seuils de consistance à partir desquels quelque chose acquiert de l'existence, devient être. Ce thème du passage à l'être a parfois une tonalité étrangement viscérale. C'est comme si Guattari était en train de crier – à la façon dont l'a fait Deleuze par rapport à Foucault, dans un autre contexte – : « Un peu de possible, sinon j'étouffe ! » Je pense que dans cette exclamation se trouve condensée toute une éthique, toute une esthétique, toute une politique, toute une ontologie – et aussi un tragique. Voici donc une petite liste (non exhaustive) de quelques-unes de ces choses insolites rencontrées, mentionnées ou simplement cherchées par Guattari, selon ses écrits les plus récents (les termes listés sont tous de Guattari, c'est moi qui souligne) :

- une *étrangeté d'être* essayée par le dramaturge polonais Witkiewicz, et qui lui échappait des mains ;
- *l'aspérité d'être*, rare aujourd'hui ;
- un *nomadisme existentiel* qui soit aussi intense que celui des Indiens de l'Amérique précolombienne, à l'opposé du faux nomadisme de nos voyages modernes qui ne nous transportent jamais ailleurs ;
- les ruptures de symétrie de l'architecte japonais Tadao Ando, qui réinvente ainsi de nouvelles intensités de *mystère* ;
- la consigne de produire de *nouveaux infinis* à partir de la plongée dans la finitude du sensible ;
- un *nouvel amour pour l'inconnu* ;
- un *réenchantement* des modalités expressives de la subjectivation ;
- des foyers d'éternité nichés entre les instants ;

– de la *magie*, du *mystère* et du *démoniaque* qui n’émèneront plus d’une même aura totémique.

Il nous fait aussi quelques suggestions plus fortes : passer par la *bascule chaotique*, point ombilical, pour redonner enfin à l’infini un monde menacé d’étouffement ; engendrer les conditions de création et de développement de formation de subjectivités inhabituelles, *jamais vues, jamais senties* ⁽²⁾.

Notons quelques-uns des termes ici mentionnés : étrangeté et aspérité d’être, mystère, infini, inconnu, réenchâtement, éternité, magie, démoniaque. Dans cette profusion il y a bien plus qu’une évocation aléatoire et extravagante d’une éventuelle conception animiste du monde ; il y a tout un programme : celui d’un créationnisme ontologique complexe, pour lequel Guattari n’a cessé d’inventer des armes nouvelles et des outils inusités. Bien sûr, certains de ces mots sont étranges. Au premier abord, à une première lecture, ils fonctionnent seulement à la manière de propulseurs d’un mouvement conceptuel. Mais leur sens se précise peu à peu. Par exemple, qu’est-ce qu’une ontologie fractale ? Que sont des attracteurs de possible, ou bien ces bascules chaotiques ? Et puis il y a aussi des idées encore plus étranges, comme celle sur les entités intensives qui n’ont rien à voir avec la discursivité d’une chaîne signifiante ni avec les coordonnées énergéto-spatio-temporelles. D’où il résulte que ces entités intensives, qui se trouvent à l’embranchement d’éléments très hétérogènes, exigent, pour pouvoir être saisies, une autre logique, une logique des intensités non discursives, et qu’elles requièrent donc une saisie pathique, qui est celle qui appréhende, par exemple, le climat d’une fête, « l’atmosphère » d’une manifestation, d’un psychotique ou d’une œuvre d’art. Ces entités intensives, dit Guattari, sont des foyers autopoïétiques, transversaux, etc. Cette énumération en rafale d’une partie des néologismes de Guattari semble une réponse ironique à la demande, dont nous parlons plus haut, qui lui avait été faite de modérer son hermétisme. Pourtant il ne faudrait pas voir dans ces néologismes quelque déviance répulsive de psychanalyste hérétique, mais plutôt les concevoir comme les multiples retombées d’un certain diabolisme démiurgique. Il est bien naturel que les psychanalystes se sentent incommodes par cette profusion

2. Ces expressions ont été, pour la plupart, extraites de *Chaosmose* : un nouveau paradigme esthétique, Rio de Janeiro, Ed. 34, 1992 ; de *Les trois écologies*, Campinas, Papirus, 1990 ; de *Cartographies schizoanalytiques*, Paris, Gallimard, 1990.

d'opérateurs qui les expulsent d'un territoire théorique connu. A l'interlocuteur qui lui demande : « Qu'est-ce que la pulsion ? », Guattari parle d'hétérogénéité. A celui qui l'interroge sur l'ordre représentationnel et le désordre pulsionnel, il répond par la chaomose. A celui qui lui pose la question du langage, il avance l'éthologie chez l'enfant et dans la psychose. Il commence lui-même à parler de séduction, puis il dérive vers le sujet-objet, la scène primitive se transforme en machine de représentation et, enfin – tenez-vous bien –, la castration se mue en autopoïèse. Si j'accumule les néologismes de Guattari, ce n'est pas pour vous effrayer ou rendre les choses encore plus difficiles, mais pour souligner que tout cela pourrait s'éclaircir si l'on inscrivait ce mouvement général dans le projet ontologique plus ample, plus radical, qui était le sien. Mais, bien entendu, tout cela déborde les limites de la psychanalyse, même si elle est traversée et impliquée d'un bout à l'autre. Car, selon Guattari lui-même, les objets mentaux, incorporels, composants essentiels de subjectivation, ont été inventés (on découvre) par la psychanalyse. Pour terminer, je voudrais faire deux observations circonstanciées.

Dans un texte sur Guattari, Deleuze parle de deux Guattari, un Pierre et un Félix (il s'appelait Pierre-Félix). Selon Deleuze, l'un était « comme une tête catatonique, corps aveugle et endurci qui s'imprègne de mort quand il enlève ses lunettes », l'autre, « un éclat éblouissant, plein de multiples vies aussitôt qu'il opère, rit, pense, attaque ⁽³⁾ ». Ce sont les deux puissances schizophréniques d'un anti-je. La pétrification et l'éclat.

Peut-être ne devrais-je pas terminer par une anecdote personnelle mais, au long d'une vie, que de choses faisons-nous que nous ne devrions pas faire, surtout lorsqu'on se retrouve face à une mort inattendue... Voici donc mon petit récit. En 1990, de passage en France, je suis allé visiter, en compagnie de Guattari, la clinique de La Borde. Nous avons quitté Paris en voiture. Il m'a demandé de conduire et, pendant que je conduisais, il dormait, comme ça, sans ses lunettes, pétrifié, tel que le décrit Deleuze. Il est bien connu que le sommeil peut conférer au dormeur l'aspect de la pierre mais, le lendemain, réveillé, Guattari n'avait pas changé. Même en

3. G. Deleuze,
« Trois problèmes de
groupe », préface à
*Psicoanálisis y
transversalidad*,
Buenos Aires, Siglo
XXI Arg. Ed., 1976.

mangeant, assis à l'immense table monacale de La Borde, même affalé sur le canapé devant la télévision, même offrant une chaise à son voisin et ami Jean Oury, il restait pétrifié. Je ne l'avais jamais vu ainsi, même au cours de ses divers voyages au Brésil. Pour échapper à une situation qui me gênait un peu, j'ai décidé de sortir et de faire une promenade avec ma compagne. Guattari a voulu nous accompagner. Nous avons marché en silence. C'était la fin de l'après-midi. Nous entendions le bruit de nos pas et des rumeurs lointaines. La nuit venait. Un voisin nous a salué. Tout était bucolique. Et nous nous sommes retrouvés devant une porcherie, en silence. Puis j'ai tenté de converser avec les pores, en faisant appel à mes faibles connaissances en matière de grognements. Le dialogue s'est peu à peu animé et Guattari a voulu participer aussi à la conversation. Il a beaucoup ri, beaucoup grogné. Je crois que durant cette journée et demie passée à La Borde, c'est la seule conversation que nous ayons eue – grognée. Devant la porcherie. Avec un collectif de porcs, en un véritable devenir-animal. Je suis reparti le lendemain, troublé. Je me suis dit qu'un penseur a le droit de rester catatonique, de devenir mort, de grogner de temps à autre, si ça lui chante. En vérité, depuis ce jour-là, je n'ai cessé d'envier cet état catatonique. Parfois, à mon insu, je me retrouve ainsi, pour le malheur de ceux qui m'entourent. A l'époque, j'ai imaginé qu'à la mort de Guattari j'écrirais un texte qui aurait pour titre : « Un droit au silence ». Dommage que ce moment soit arrivé aussi vite et que ce silence soit aujourd'hui irréversible.

Mais en relisant quelques-uns de ses textes, j'ai compris que son silence à La Borde n'était pas seulement pétrification mais aussi immersion dans une sorte de chaomose, ce mélange de chaos et de complexité, de dissolution où s'engendre ce qui est à venir. Ainsi, peut-être devrait-on prendre le silence de sa mort comme une espèce de bascule chaomique. Peut-être pourrait-on, à partir de ce silence, de cette mort, de cette bascule chaomique dans laquelle nous sommes restés après le choc sourd que fut pour nous sa mort, réaliser ce pour quoi il a lutté, qu'il a lui-même réalisé tant de fois et qu'il a très joliment appelé « la puissance de l'éternel retour de l'état naissant ».

